Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 16

Artikel: L'hospitalité vaudoise
Autor: F.W.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225779

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lausanne — 73me Année — N° 16 — Samedi 21 avril 1934

CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

Nous avisons les abonnés, n'ayant pas encore payé leur abonnement, que le remboursement leur sera présenté fin avril.

Pour éviter des frais de ports inutiles, utilisez notre compte-chèques Postaux II. 1160.

IENA DE PARAPIODZE

PO fére dâi prîdzo à profit ein avâi min quemet lo menistre de Presbytère, ein lévè dâo Gros-de-Vaud. Savâi tant bin dere que, ein saillesseint dâo motî, lè dzein sè peinsâvant ein leu-mîmo, tsacon po son compto:

— L'è por mè que l'a dèvesâ. Clli monsu ein rouliére que l'a de dâi dzanlye à n'on Jui po sa modze, l'è bo et bin mè.

Ao bin :

— Cllia damuzalla que s'è atsetâïe on caracau bregolâ po verî la tîta âi valet, que lo menistre no z'a de, l'è mè.

Et dinse lè z'autro.

Lâi avâi à la tiura, onna pucheinta lâïe *(corridor)* iô lo menistre et sa fenna betâvant lè parapiodze et, quand plliovessâi, lè dzein que vegnant pouâvant assebin betâ lè lâo.

Mâ, l'ètâi arrevâ bin dâi iâdzo que quand lo menistre voliâve repreindre son parapiodze nâovo, ein trovâve rein qu'on vîlhio tot dégoursi, avoué onna baleina que manquâve, la matâire pllinna de perte, lo corbin bresî, lo bet trossâ et lo resto.

Mîmameint, dâi coup, ein trovâve min.

L'ètâi lè dzein — cllîâo que l'ètant vegnâi po fére onna coumechon, po on einterrâ, mîmameint po on petit seco — l'ètâi dan cllîâo dzein que s'ètant *trompâ* de parapiodze. Câ lo menstre ètâi tant bon, tant valet dâo bon Dieu, que pouâve pas peinsâ que l'aussant fé per esprè.

Ie ratsetâve dan on autro de cllîâo robinson, mâ l'ètâi via asse rîdo que lè z'autro.

Et la lâïe l'ètâi quemet on èpetau de parapiodze.

On dzo, lo parapiodze nâovo l'a ètâ lavi onn' hâora aprî po cein que lâi avâi zu bin dâi dzein la vèprâ.

Lo menistre l'a peinsâ que cllî que s'ètâi trompâ ètâi d'à pllieindre, mâ sa fenna lâi a de:

— Te sâ ! avoué ton *trompâ!* faut pas ître trâo tatidjan tot parâi et tatadzenelhie. Porquie lè dzein sè trompant-te adî à lâo profit et jamé âo noûtro ? T'a rein qu'à lâo dere âo prîdzo que sant dâi larro et pu l'è tot. Dein ti lè casse, tè ratsîto min de parapiodze. L'ant asse bon moïan que tè. Voudrî bin vère que te lâo diésse rein.

Et la menistra l'avâi onna manâire avoué lè man que cein voliâve dere :

— Crédouble ! Tonneau !

Lo menistre n'avâi rein à fére qu'à bastâ et à ruminâ quemet faillâi dere.

Et la demeindze d'aprî, lâo z'a fé on tant biau prîdzo su ti cllîâo que s'ètant zu trompâ *et que s'ètant zu repeintu :* du Jacot, que s'ètâi fé passâ po son frâre et qu'ein avâi zu dèlâo; tant qu'âo râi Davî que s'ètâi trompâ de fenna, mâ que l'avâi fé on bî chaumo à la pllièce.

Po fini, lâo dit :

— Ein a assebin, permi vo, ion que s'è trompâ de parapiodze pè la tiura. Stisse prâo su que n'è pas prâo suti po fére on chaumo po sè repeintre, mâ se vâo, outre la né mettre lo parapiodze que s'è trompâ contre la dzenelhîre de la tiura, ein catson, tot lâi sarâi perdounâ.

Ah ! quin biau prîdzo, à fére segottâ !

Lo leindèman matin, quand lo menistre l'è zu guegnî, l'a trovâ treinte-doû parapiodze pè vè la dzenelhîre. *Marc à Louis.*

L'HOSPITALITÉ VAUDOISE

ON attribue souvent aux Vaudois une certaine dose de présomption, en prétendant qu'ils disent un peu trop souvent : « Il n'y en a point comme nous ! » S'ils étaient tous comme ceux que j'ai appris à connaître et à apprécier, au hasard d'une rencontre, les Vaudois auraient bien raison de se proclamer un peuple unique dans son genre.

Connaissez-vous Chevroux, gentil petit village situé au bord du lac de Neuchâtel, proche de Grandcour ? Environ 400 habitants s'occupant d'agriculture et de la pêche. Pour les archéologues, traces de stations lacustres. C'est aussi la commune des « Bonny » qui sont tellement nombreux qu'ils doivent se numéroter ou adopter un sobriquet, afin d'éviter des confusions, en cas d'héritage, par exemple.

Un de mes amis m'avait invité pour une partie d'auto, un de ces dimanches derniers. Il avait un mot à dire, en passant, à un ami, mais il avait eu soin de ne pas prévenir ce dernier, afin de ne pas « causer de dérangements », selon la locution familière de chez nous. Précaution inutile, comme vous allez voir.

— Bonjour, Madame ! Le patron est-il à la maison ?

— Eh bien, non. Il est justement en train de faire un yass à la pinte, histoire de passer le temps, par cette journée brumeuse. Allez lui dire bonjour. Ça lui fera plaisir. Pendant ce temps, vos dames entreront bien un instant, prendre une tasse de café. Vous prendrez un verre avec mon mari, pour que j'aie le temps de préparer « la moindre des choses ».

Nous étions loin de nous douter de ce que cette « moindre des choses » allait représenter. Mon estomac, encore reconnaissant aujourd'hui, va me rappeler le menu plus que copieux que la maîtresse de céans, aidée par ses trois filles, avait trouvé le temps de préparer à notre intention.

Dans la vaste cuisine à deux grandes fenêtres, une longue table, couverte d'une nappe immaculée, mais dont la vue seule ne sentait guère la crise dont on parle à tort et à travers. Premièrement, une de ces belles miches, de quatre livres, de ce délicieux pain de campagne, à la mie tendre et savoureuse et qui est fait à la maison même. Puis, répartis sur toute la longueur de cette imposante table de famille, des plats appétissants de rondelles de saucisson, de la saucisse au foie et aux choux, comme il se doit en ce bon pays de Vaud, de la saucisse à griller, pour ceux qui aiment la manger froide. A chaque bout de la table, du fromage qui faisait loucher les connaisseurs. Le tout arrosé par un délicieux café au lait non écrémé ni centrifugé, je vous prie de le croire. Je n'ai garde d'oublier le dessert, venu pour couronner ces « quatre heures » plantureux, dessert qui fera venir l'eau à la bouche aux lectrices du *Conteur:* des meringues, je ne vous dis que ça !

Et voilà comment nous avons été reçus, nous, des inconnus — mon ami excepté — dans cette brave et belle famille de Chevroux, et cela avec une cordialité, une simplicité que nous avons appréciée autant que le menu.

Si j'ai fait mention de la « crise », en passant, dans ce récit authentique, ce n'est pas l'intention de faire croire qu'elle n'existe pas, actuellement, dans nos campagnes. Elle y existe aussi, mais ses effets ne sont pas aussi sensibles que dans les villes et centres industriels, où tout produit alimentaire doit être acheté et payé comptant. A la campagne, où la vie est simple, comme aussi les ressources, le plus misérable trouve toujours à manger, chichement peut-être, mais il vit.

Et si l'on trouve encore des familles de campagnards dans une aisance relative, c'est que tous, dans ces foyers, ont travaillé dur, du grand-père jusqu'aux garçons, jusqu'aux filles, depuis l'aube jusqu'au coucher du soleil, avec une abnégation totale, pour que la maisonnée progresse. Chacun y collabore dans la mesure de ses moyens, de ses forces, sous la direction du maître et surtout de la maîtresse qui doit tout prévoir, penser à tout, pour que tout aille bien et que chacun se sente heureux, dans cette vie laborieuse et digne. Dans de tels foyers, la crise ne se fait pas trop sentir. C'est du moins l'impression que nous avons eue, en quittant ces braves gens dont la modestie m'empêche de les nommer, à mon regret. *F. W.*

Chez le dentiste. — C'est étrange. Vous dites que cette dent n'a jamais été soignée auparavant et je ramène de petits fragments d'or sur ma fraise.

— Je crois, docteur, que vous m'avez traversé la bouche jusqu'au bouton de derrière de mon col.

Les amis de nos amis sont nos amis ! — Nous vous attendons, vous et votre mari demain, pour dîner à la maison.

— Impossible, nous devons aller voir « Faust ».

— Amenez-le donc avec vous !

LE CHOIX

JE me sens vieillir, je ne pourrai bientôt plus suffire à la tâche, dit Madame Pérrotet à son fils César. Il faudra engager une domestique ou, ce qui vaudrait mieux, te marier.

Langage nouveau dans la bouche de cette maîtresse femme, qui avait porté les culottes du temps de son mari et qui, depuis avait gardé le sceptre du commandement, si bien que son fils, son unique, à trente-deux ans, lui était soumis comme un écolier à son maître et se reposait sur elle de toute décision de quelque importance.

— On verra ça, répondit laconiquement César, qui n'avait rien d'un César, mais était le plus Vaudois des Vaudois. Réfléchissant longuement et parlant peu, il ne manquait ni de